

Steiner s'est trompé !

Axel Ziemke

En signalant que la distinction entre nerfs sensitifs et nerfs moteurs n'est qu'une apparence et qu'en réalité il n'y aurait qu'une seule forme de nerfs, Rudolf Steiner a laissé derrière lui une grosse casserole. Notre auteur eut aussi l'opportunité d'y réfléchir et il explique ce que les nerfs moteurs ont à faire avec la probité intellectuelle.

« Que dites-vous alors au sujet de la déclaration de Steiner qu'il ne doit pas y avoir de nerfs moteurs ? » Rendue quelque peu incertaine, elle me regarda : une femme d'âge moyen, diplômée en science naturelle, qui est en recherche de nouvel emploi d'enseignant à l'université en biologie et chimie. Elle participe à un stage d'accompagnement professionnel et sort directement d'un séminaire « d'anthropologie générale », une série de conférences de Steiner, fondamentales jusqu'à aujourd'hui pour la pédagogie Waldorf. La dame est tout autre que « experte », ni non plus « type professeur d'université ». Dans ses yeux se reflète une incertitude authentique et presque en s'excusant, elle ajoute : « J'ai tant appris de choses nouvelles ici, de l'existence desquelles je n'avais aucun soupçon auparavant. Et lorsque j'entends quelque chose comme cela, alors cela ébranle simplement ma confiance à l'égard de Steiner. » Je connais moi-même cette incertitude qui remonte au temps de ma formation Waldorf, voici presque 20 ans. On me répondait alors à de telles interrogations en me disant que je dusse m'émanciper d'une « vision par trop simple des sciences naturelles » et m'approcher de toutes ces interrogations « sans préjugé », à partir d'une perspective « spirituelle ». Mais en quoi consiste cette perspective ?

Et pourtant, elle existe !

Les conférences du cycle « Anthropologie générale comme fondement de la pédagogie » furent données par Steiner, à la fin d'août et au début septembre 1919, aux futurs enseignants de la première école Waldorf récemment fondée à Stuttgart. Il souhaitait transmettre en tant que fondement de la pédagogie une « psychologie, qui tire profit d'une connaissance du monde anthroposophique ». Toutes les psychologies existantes, Steiner les tient ici pour inappropriées, du fait que, selon lui, elles n'étaient pas « en situation d'appréhender la manière dont la vie d'âme de l'être humain se trouve en relation avec la totalité de l'univers. » Avec cela, il n'avait manifestement pas à l'esprit les relations primaires de la vie d'âme avec la nébuleuse d'Andromède, mais bien au contraire la situation d'insertion de la vie d'âme dans les relations et interactions spirituelles de l'univers tout entier.

Dans la seconde conférence, Steiner ne tente rien de moins que de reconstruire, conformément à cela, le concept fondamental de la psychologie dans ce contexte spirituel. Des représentations, en tant que base de notre penser, naissent par conséquent de notre existence prénatale et se forment sous l'influence émotionnelle des forces d'antipathie de nos contenus mémoriels et deviennent ainsi la base de notre connaître. Notre volonté, au contraire est en premier lieu un germe de notre existence post-mortem, au moyen des forces émotionnelles de sympathie à la base de notre imagination créatrice.

Ces relations spirituelles de l'être humain, Steiner les suit à présent jusqu'au sein de la corporéité de l'être humain. À l'aide de ses représentations, l'existence prénatale de l'être humain s'incarne d'après cela dans le corps physique — et certes tout d'abord sous la forme de son système nerveux « L'élément d'âme prénatal agissant par antipathie, la mémoire et le concept, donne naissance aux nerfs au sein du corps humain. C'est le concept correct des nerfs. Tous les discours d'une différenciation des nerfs en sensitifs et moteurs n'est, comme je vous l'ai souvent exposé, qu'un non-sens. » À la matérialisation du spirituel dans les nerfs en tant que processus de « dépérissement » constant, Steiner oppose le sang, qu'il comprend comme substrat de nos processus volontaires, lesquels conséquemment « parcourt tout le sang, et les voies sanguines ». Sa conséquence radicale : « De la même façon que la physiologie croit trop saisir quelque chose, en parlant de nerfs moteurs et de nerfs sensitifs, ainsi elle n'a nonobstant en cela qu'un jeu de mots. On parle de nerfs moteurs parce que le fait concret existe que l'être humain ne peut pas marcher, si certains nerfs sont endommagés, par exemple, ceux qui vont aux jambes. On dit alors qu'il ne le

peut pas quand les nerfs sont paralysés qui, en tant que nerfs moteurs, mettent la jambe en mouvement. En vérité, il en est ainsi que l'on ne peut pas marcher dans un tel cas parce qu'on ne peut pas percevoir sa propre jambe. »

En tant qu'enseignant, je peux gagner beaucoup de choses en suivant cette exposition.

« L'insertion » de la vie d'âme de l'enfant et de l'adolescent dans un contexte « cosmique » est un motif important en pédagogie Waldorf. En tant que scientifique aussi, je trouve cette exposition très juste. De fait notre système nerveux est le système de notre corps qui a la plus forte tendance « à dépérir ». La plupart des cellules nerveuses sont déjà disposées depuis notre naissance, vivent aussi longtemps que notre corps physique ou bien meurent dans le cadre des processus de maturation. Ce n'est que dans une mesure très limitée qu'elles sont reformées. Au contraire, un érythrocyte a une espérance de vie d'en moyenne 120 jours, de sorte que notre corps doit en produire 2 millions par seconde. De fait il y a des nerfs appelés « propriocepteurs », qui « mesurent » la longueur et l'ampleur d'un muscle, envoient des impulsions nerveuses dans la moelle épinière et le cerveau et donc — tout à fait dans l'esprit de Rudolf Steiner — sont la base de la « perception » de notre activité musculaire et pour l'exécution coordonnée de mouvements plus complexes. Au-delà des réflexes médullaires et des boucles de rétro-couplage du système nerveux central, ils rendent possibles les coordinations fines de l'activité musculaire.

Ce qui est démontrée comme fautive, en revanche c'est l'affirmation physiologiquement centrale de Steiner qu'il n'y eût pas de nerfs « moteurs » lesquels, à titre d'exemple, « mettent en mouvement les jambes ». Il ne s'agit en aucun ici d'un « jeu de mots », sous lequel on doit bien comprendre une hypothétique adoption de théorie, mais au contraire, d'un fait concret entre temps plus étayé et fondé empiriquement. On peut suivre aujourd'hui en les mesurant en détail, la façon dont prennent naissance dans la moelle les impulsions nerveuses, et donc « les potentiels d'action » dans les dendrites et les corps cellulaires des cellules nerveuses motrices, comment ils sont transmis par les axones dans les nerfs moteurs aux muscles et comment s'engendre en ceux-ci un potentiel d'action musculaire qui provoque alors la contraction ou la détente du muscle. Les processus qui sont associés sont bien compris jusqu'au niveau de la biologie moléculaire et empiriquement prouvés. Le savoir ainsi conquis appartient aujourd'hui à l'outil médical de la neurologie moderne, auquel on ne peut renoncer. Et malheureusement, on doit encore le dire : À vrai dire, l'évidence empirique pour l'existence des nerfs moteurs était déjà convaincante en 1919.

On m'a souvent posé la question de comment Steiner en était arrivé à sa compréhension physiologique du nerf et du sang. Que soit possible une étude de la représentation et de la volonté avec des méthodes « de science de l'esprit », cela me saute aux yeux. Mais une physiologie « clairvoyante » ? Assurément, ici on ne peut que spéculer. Peut-être que son hypothèse résulta de l'observation soigneuse de soi appliquée à ses propres processus de représentation et de volonté et leur comparaison avec des faits empiriques. Peut-être pouvait-il être frappant pour lui que nos représentations conscientes sont très immédiatement associées à l'activité de nos organes des sens (et aussi aux muscles de ces organes), alors que nos processus volontaires agissent très indirectement et médiatement sur nos muscles. Observer-les vous-mêmes : Vous voulez vous lever du lit au matin. La décision est prise. Combien cela dure-t-il encore avant que votre corps se mette réellement en mouvement ? Chez moi, cela peut durer des minutes ! Et lorsque j'observais ensuite réellement consciemment la levée de mon corps, je remarquais tout à fait nettement, que l'impulsion immédiate pour cela ne provenait pas de ma conscience. Mais lors de mouvements consciemment exécutés, on mesure le laps de temps entre l'intention d'agir et l'exécution de l'action à une seconde. Notre volonté n'agit certainement pas avec la rapidité d'une impulsion nerveuse juste en dessous d'une seconde. Notre volonté n'agit donc certainement pas avec la rapidité d'une impulsion nerveuse qui pourrait, en une fraction de seconde, parcourir le chemin du cerveau à un muscle quelconque — et donc agit-elle plutôt au rythme de la circulation du sang ? Tout cela s'accorde très bien avec de nouvelles connaissances de la recherche sur le cerveau qui concernent la nature de notre sentir et de notre vouloir. Ils nous indiquent que tout autrement que dans le cas la perception et du penser, notre conscience ne participe ici que très médiatement. Les processus associés à la conscience coopèrent dans notre cerveau et sont en concurrence avec de nombreux autres, inconscients, qui participent à la décision d'un mouvement. Une fois la résolution

d'un mouvement prise, elle doit encore être transformée dans les ganglions basiques et le cervelet en coordinations musculaires avec une complexité impensable encore du temps de Steiner, avant qu'il soit exécuté et que nous puissions le percevoir. Et tout cela a besoin de temps, beaucoup de temps selon les échelles de mesure physiologiques. Nos sentiments aussi ne prennent sans doute naissance que par l'entremise de processus corporels. Une perception, ou bien aussi une représentation, déclenche d'abord, au niveau inconscient, des réactions corporelles que nous ne percevons que secondairement et que nous ressentons en tant que sentiment conscient. Des rapports intéressants avec les expositions de Steiner sont ici absolument pensables — si l'on est prêts à désigner un jour par son nom ce qui est manifestement faux dans son exposition !

La spiritualité a besoin de probité intellectuelle !

On me demande aussi souvent, il est vrai, si l'épisode décrit au début de l'article n'est pas symptomatique de l'état actuel de l'anthroposophie principalement. De la part de maints anthroposophes, relativement aux champs de savoir complets, desquels Steiner s'est occupé — et sur quel domaine n'a-t-il jamais rien dit ? — défendent de plus en plus d'affirmations, qui se trouvent en contradiction flagrante avec les connaissances scientifiques bien vérifiées. Cela ne signifie naturellement pas que ces affirmations seraient ainsi nécessairement fausses. Et pour juger de cela nous devrions d'abord, d'une part, remettre en question les préalables cognitifs des résultats de la recherche scientifique, et d'autre part, vérifier les affirmations de Steiner sur la base d'une expérience vécue. Par la très hautement estimée vertu de « probité intellectuelle », au plus tard depuis l'œuvre du sociologue allemand Max Weber, il nous serait d'abord même requis de rechercher des arguments ciblés qui contredisent ces affirmations. En général, on se réclame pourtant purement et simplement de l'autorité de Steiner. « L'absence de préjugés » exigée de la considération signifie alors, en vérité, l'ignorance vis-à-vis des connaissances contradictoires de la science moderne.

Ce doute se laisse s'étendre sur les grandes questions spirituelles sur la nature de l'être humain, la réincarnation et le *Karma* ou sur l'évolution de l'humanité. Sans cesse, Steiner s'enracine sur des connaissances suprasensibles de « l'investigateur de l'esprit ». Être de probité intellectuelle signifie ici aussi vérifier les arguments pour ou contre les affirmations de Steiner — et certes pas purement et simplement au sens d'un penser « qui collabore et se contente de suivre », mais au contraire, dans le contexte de l'ensemble du savoir de l'humanité actuelle. Au sens rigoureux, cela signifie s'adonner soi-même au cheminement spirituel réel, qui enracine soi-même vis-à-vis des autres dans la véracité inconditionnelle et l'honnêteté. Je ne sais pas si je rendrai toujours justice à cet idéal. À ma collègue du début de l'article j'ai donné une réponse, que je tiens pour de la probité intellectuelle : « Bien sûr qu'il existe des nerfs moteurs ! Steiner s'est trompé ! »//

Info3, n°5/2013.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Dr. Axel Ziemke a étudié la biochimie et la philosophie et il est enseignant Waldorf pour la biologie, la philosophie, la chimie et le spectacle.

Aux éditions de Info3 a paru de lui : *Im Netzwerk der Unsterblichkeit. Ist Reincarnation möglich ? [Dans le réseau de l'immortalité: la réincarnation est-elle possible?]* 19,80 €, accessible à la Librairie d'Info3, n° de commande 1701, dans lequel il discute de la possibilité de la réincarnation eu égard aux découvertes modernes de la neurobiologie

Littérature sur le thème : Peter Wyssling : *Le combat de Rudolf Steiner contre les nerfs moteurs — le destin d'une résolution de conception du monde chez Karl Balmer et Gerhard Kiele*, 1^{ère} édition 2013, 508 p. 42.50€ ISBN 978-3-930964-26-0